

Le Cahier Bleu.

Souvenirs d'une jeune femme.

Quand je pense que j'ai été sur le point de te jeter au feu, mon pauvre cahier. Etais je assez folle ?

Ce soir, par exemple, j'ai dîné seule, puisque Georges était invité en ville. Eh bien ! à qui avouer que, lorsque je me suis trouvée seule, en face d'un gigot cuit à son goût, en face de ce grand couteau à découper qui, d'ordinaire, est devant son assiette, je me suis mise à pleurer comme un enfant ?

Mais si je racontais cela, on me rirait au nez ! Tandis que toi, tu écoutes toujours, mon pauvre petit cahier, si une larme m'échappe, tu la bois gracieusement et en conserves la trace.

Et puisque nous sommes en tête-à-tête, causons. Tu ne m'en voudras pas d'écrire avec un crayon, chéri ? C'est que, vois-tu, je suis bien confortablement installée dans mon grand dodo, et je ne voudrais pas faire des taches d'encre. Le feu pétillait dans la cheminée, la rue est silencieuse, oublions que Georges ne rentrera qu'à minuit et revenons au passé.

Je ne peux repenser aux premiers mois de ce passé sans rire et pleurer tout ensemble.

Étions-nous bêtes ! — Était-ce charmant ! — Une façon d'apprendre à nager qui n'est pas la plus mauvaise, m'a-t-on dit. Elle consiste à jeter à l'eau le futur nageur et à prier le ciel pour lui. On assure qu'après la première leçon il se tient sur l'eau.

Eh bien ! je trouve qu'on nous apprend à être épouse un peu d'après la même méthode. — Bonheur ou malheur, — la chose est indiscutable, le mariage est un ouragan, quelque chose d'inouï et d'horriblement violent.

Après tout, pourquoi se plaindre ? De quoi se souviendrait-on, si l'on entrait dans le ménage comme dans un moulin, si l'on n'avait point un peu tremblé en frappant à la porte ? Et, en vérité, c'est bon de se souvenir, qu'on voudrait quelquefois habiller l'avenir avec les effets du passé.

C'était, je me le rappelle, le surlendemain du grand jour. J'étais entrée dans sa chambre, je ne sais plus trop pourquoi... pour le seul plaisir d'y entrer, peut-être bien, et par là fit acte d'épouse. C'est une grosse envie qui vous pousse dans le cerveau au sortir de l'église que celle d'avoir l'air d'une vieille mariée.

On s'affuble de bonnets à rubans, on sort plus de ses cachemires ; on dit "chez moi", — les deux jolis mots ! — et après, on se mord les lèvres pour ne point éclater. Et "Mon mari !" et "Ma femme de chambre !" et le premier menu que l'on ordonne, ou l'on oublie le potage ! Tout cela est charmant, et si mal à l'aise que l'on se sente d'abord dans tous ces habits neufs, on a la rage de les endosser.

J'étais donc entrée dans la chambre de mon mari qui, pour le quart d'heure, debout devant sa glace, faisait prosaïquement sa barbe.

"Pardon, ma chère amie," me dit-il en riant.

Et il redressa son blaireau tout couvert de mousse blanche.

"Vous permettez que je continue, reprit-il ; désirez-vous quelque chose ?"

"Je venais voir, au contraire, lui répondis-je, si vous n'avez besoin de rien."

Et fort embarrassée moi-même, car j'avais peur d'être indiscret, et je n'étais pas sûre qu'on pût entrer ainsi chez son mari, j'ajoutai naïvement :

" Vos chemises ont des boutons, n'est-ce pas ?"

" Oh ! mais la bonne petite ménagère que j'ai épousée là ! Ne vous inquiétez pas pour ces petites choses-là, ma chère amie. Je prierais votre femme de chambre de veiller sur mes boutons."

Je restai confuse ; j'avais peur de lui paraître pensionnaire au possible. Il continuait de faire mousser son savon avec son blaireau. Je voulais m'en aller, mais j'étais intéressée d'une façon si nouvelle par la vue de mon mari que je n'avais pas le courage de partir. Il avait le cou nu, un gros cou large, solide, mais très blanc, et qui changeait de forme à chaque mouvement ; les muscles, vous savez ? C'était très horrible chez une femme, ce cou, et cependant, il ne me parut pas laid. Ce n'était pas non plus de l'admiration qu'il inspirait, c'était plutôt comme de la gourmandise... j'aurais voulu y toucher. La manœuvre de ses cheveux, coupés fort courts, — nous y sommes-tous dans l'armée !... car mon mari est capitaine, — commen-

çait assez bas, et, entre l'oreille et les cheveux naissants, il y avait une place toute blanche et fine... L'odeur me vint immédiatement que si jamais je devenais brave ce serait là que je l'embrasserais le plus souvent ; c'est étrange, ce pressentiment ! et c'est en effet dans ce petit endroit que je... le plus souvent... brrr !

Il s'arrêta tout court. Cependant, et crus comprendre qu'il avait peur de me paraître comique avec son visage barbouillé ; mais il avait tort ; je me sentais toute frissonnante d'être à côté d'un homme dans l'exercice de ses fonctions. J'aurais voulu qu'il continuât sans se gêner, j'aurais voulu voir comment il faisait la raie de ses cheveux et se brossait la tête avec les brosses rondes que je voyais étalées sur la table ; quel usage il faisait de tous ces petits instruments alignés en ordre sur le marbre de la toilette.

J'aurais voulu que, tout en causant, il fit la toilette des ongles de sa main que j'aimais déjà beaucoup, ou, si eux encore, qu'il me confât sa main ; comme j'aurais fouillé dans les petits coins, taillé, limé, arrangé tout cela !

" Eh bien ! chère amie, pourquoi me regardez-vous ainsi ? " me dit-il en souriant.

Je laissai les yeux immédiatement et me sentis rougir ; j'étais mal à mon aise, quoique ravie, dans ce milieu nouveau ; je ne savais que répondre, et, machinalement, je trempai le bout de mon doigt dans le petit vase en porcelaine où moussait le savon.

" Qu'avez-vous donc, ma chérie, fit-il en rapprochant son visage du mien, est-ce que je vous ai fait de la peine ?"

Je ne sais quelle singulière idée me passa par la tête, mais je sortis brusquement ma main du petit vase et déposai sur le bout de son nez la grosse boule de mousse dont s'était coiffé mon doigt ; il partit d'un grand éclat de rire, et moi aussi ; mais j'avais tremblé pendant un instant qu'il ne se mit en colère.

" Ah ! c'est ainsi que vous traitez un capitaine de dragons ? " dit-il en me regardant, et je me sentis rougir.

Et le blaireau en avant, il me poursuivit dans la chambre.

Je tournais autour de la table, je m'abritais derrière les fauteuils, chavirant ses bottes avec ma diable de jupe et accrochant les pinnettes. En passant près du divan, j'aperçus son uniforme étalé ; il devait se rendre ce matin-là chez le général ; je m'emparai du casque et je m'en servis comme d'un bouclier. Mais le fou rire me paralysait, et puis que voulez-vous qu'un pauvre petite femme fasse contre un militaire, alors même qu'elle aurait un bouclier ?

Il finit par m'atteindre, — et la lutte fut effrayante.

J'avais beau crier en me relevant sur son bras qui me soutenait, je n'en voyais pas moins l'effroyable blaireau s'avancer vers moi comme une grosse boule de neige au bout d'un petit bâton.

Mais, grâce à Dieu, il fut clément et se contenta de marquer mon menton d'une petite mouche blanche en s'écriant :

" La cavalerie est vengée ! " — Mais moi, saisissant le blaireau à mon tour, je lui dis bien gentiment :

" Capitaine, laissez moi faire mousser votre jupe ! "

J'en avais une envie !... Pour toute réponse, il avança son visage, et voyant que j'étais obligée de me hausser sur la plante des pieds, en m'appuyant un peu sur son épaule, il se mit à genoux devant moi et me livra sa tête.

De bout de mon doigt, je faisais incliner son visage à droite, à gauche, en avant, en arrière, et je faisais mousser, je faisais mousser, en riant comme une folle !... Ça m'amusa tant de voir mon capitaine m'obéir comme un bébé !... J'aurais donné je ne sais quoi pour qu'il eût, dans ce moment-là, son sabre et ses éperons ; malheureusement, il était en pantoufles.

Je barbouillai de mousse son front, son nez ; il fermait les yeux et m'enlaçait de ses deux bras, en me disant :

" Ne te gêne pas, petite femme, ne te gêne pas !... Ne m'en fais pas manger, voilà tout ce que je te tiens à cœur."

Eh bien ! à ce moment-là, je fus prise d'un sentiment bien singulier : mon éclat de rire s'arrêta tout à coup, j'eus honte d'avoir à mon mari à mes pieds et de m'en amuser comme d'une poupée.

" Suis-je enfant, et sotte ! me dis-je, et lui, est-il bonté ! "

Je laissai tomber le blaireau par terre, je sentais mes yeux devenir humides, et, ma foi ! devenant, en pays d'Orient, pour un seigneur ! Regarde-moi, sais-tu que tu as encore grandi ? Je m'étonne toujours d'avoir un si grand fils ! — Et moi une mère qui n'a pas vieilli. Vous n'avez pas un cheveu blanc !

Cette chétive Mme Guéméné, fine de visage, toute voisine de la cinquantaine, avait gardé de sa jeunesse, de son enfance même, un sourire agile et de tous les traits à la fois, et que l'âge avait achevé, en lui donnant un sens mélancolique. Son fils débar-

quait, l'esprit tout plein du mouvement de Paris. Il parlait des affaires industrielles, variées comme l'invention humaine, qu'il avait étudiées et qui le passionnaient, des concerts, et du train du monde, c'est-à-dire du cercle assez court où chacun vit. Elle écoutait ; elle était intéressée, amusée, souvent elle n'enviait pas. Et il s'étonnait.

" C'est un mystère pour moi, disait-il. Comment pouvez-vous habiter seule, toute l'année, à la Ville au Rouet ? L'été, passe encore ; vous recevez quelques visites de voisins de campagne, ou de baigneurs installés dans les villas de la côte ; vous avez la visite prolongée de votre fils. Mais l'hiver ? Mais le printemps ? Mais l'automne ? Avouez que les conversations avec vos fermiers, vos blanchisseuses et votre jardinier ne sont pas folâtres... "

" Folâtres, non ; mais je n'ai plus l'âge, mon ami... Elles sont plus nourries que tu ne penses. Et puis tu oublies que j'ai un autre interlocuteur. — Lequel ? — Moi-même, et qu'on ne cause bien avec soi que dans le désert. — De qui parlez-vous, avec vous-même ? — De toi surtout. — Vous ne me connaissez presque plus ! — Assez pour imaginer, prévoir et m'inquiéter ; tu vois bien que c'est vivre cela ! "

Les grands hêtres verts l'écoutaient rire.

Depuis quelque temps, M. Guéméné sentait grandir son admiration pour sa mère. Il était arrivé à cette conclusion, qu'il prenait pour une découverte, que sa mère devait être une femme d'une intelligence supérieure, et que c'était dommage qu'elle s'était retirée. Comment ne s'en était-il pas avisé plus tôt ? Comme nous sommes pauvres de jugement, pensait-il, nous qui aimons seulement nos mères, et qui ne comprenons leur mérite qu'à l'heure où leur vie est déjà près de finir ! Il le dit, et sa mère eut assez d'esprit pour rire encore.

En toute vérité, je crois que tu te trompes, mon ami, dit-elle. Les femmes d'aujourd'hui, plus et mieux que les hommes. Elles ont une tendresse intelligente, qui ne dépend point de leur condition, qui s'attache d'abord aux enfants, et de là s'étend plus ou moins sur le monde. Avoir eu souvent peur pour les autres, pour les âmes, les corps et les biens, c'est posséder une grosse expérience, et presque un passe-partout. Pour aller très droit dans la vie, il n'y a pas besoin d'avoir une intelligence supérieure, — heureusement ! — il faut mettre à profit cette modeste clarté que la poussière des routes battues projette sur les fossés. Il faut autre chose encore : ce que j'appelle la bonne volonté.

Plus rare, celle-ci ! — Infiniment. Se décider en bonne foi ; sacrifier ce qui est cher à ce qui est clair ; oublier ce qu'on a souhaité, pour vouloir autre chose ; voilà le difficile, et ce qui fait les abîmes entre les hommes... "

Celui à qui sa mère parlait de la sorte était sans doute encore trop jeune. Il ne répondit pas, mais il pensa : " Ce sont des mots, personne ne peut vouloir contre soi-même, ni toujours, ni souvent. "

Et une année s'écoula. L'année suivante, les hêtres du chemin qui tourne virent passer trois promeneurs au lieu de deux. M. Guéméné avait amené sa jeune femme à la Ville au Rouet ; il lui avait recommandé : " Ma mère a bien changé, depuis six mois ; elle s'affaiblit ; il importe de la ménager ; si elle vous demande de venir habiter avec elle, évidemment nous n'en ferons rien, mais laissez-lui un peu d'illusion. " Le jour du départ, la mère descendit avec ses deux enfants jusqu'à la plage où le canot était amarré. Ce fut elle qui détacha la corde, et qui dit :

" A l'an prochain ! J'espère que nous serons quatre ? "

Beaucoup de temps passa encore. Madame Guéméné était devenue vieille, si vieille que, pour attendre son fils, elle dut s'arrêter tout au commencement de la pente couverte de hêtres. Ce n'était pas le retour joyeux, espéré pendant onze mois de solitude. Les arbres, au vent froid qui montait de la mer, agitaient plus de bourgeons que de feuilles. M. Guéméné arrivait ruiné et affolé. Il embrassa en pleurant cette créature diminuée par l'âge, et dont le visage disparaissait sous l'amas des châles de tricot. Elle ne lui reprocha rien ; elle eut cette charité merveilleuse de sembler croire tout ce qu'il disait, et cette autre d'écouter jusqu'au bout un homme que le chagrin faisait déraisonner. " Mon parti est pris, disait-il, et il vous plaira ; je reviens à la Ville au Rouet ; je ne suis plus rien, je ne travaille plus et j'en aurais jamais dû travailler puisque j'ai été vaincu ; nous vivrons ensemble ; je vous demande asile. " Mme Guéméné, quand il eut fini de dire de grands mots inutiles, leva sa main et un peu de sa main, comme un peu de sa main, et elle signa un bail. " Non, dit-elle, le gues-

de mes terres sera désormais facile, tu vaux mieux que cela ; je viens de vendre deux fermes, l'une qui payera tes dettes, et l'autre qui te permettra de recommencer ta vie. "

L'homme qui m'a raconté ces choses, un soir d'été, sur les falaises de la baie, me montrait de loin le ravin où remuaient en grandes houles les cimes déjà jaunes des hêtres. Et il ajoutait :

" J'ai osé parler, quelquefois, de ma force, de mon esprit de décision, de mon dévouement aux miens ; mais, devant ces arbres-là, ce sont des mots que je ne dis plus jamais. "

mid, lentement, et, avant plusieurs fois d'avoir le sucre, l'éché des bouillies, il leva la tête, et, ouvrant la gueule, saisit la friandise qu'on lui offrait. Alors l'enfant se pencha comme pour caresser, glissa les doigts sous les oreilles, et brusquement, à deux mains, saisit Tatave à la gorge. Le chien lâcha le sucre, secoua d'un toux rauque.

L'enfant évitait de le regarder. Il sentait seulement dans sa paume la chaleur du cou de Tatave. Tout d'un coup, il poussa un cri : la bête l'avait mordu violemment. Pris de rage il attrista à soi l'oreille du lit et, l'ayant placé sous son genou, l'appuya sur la tête du chien. Pendant quelques minutes les pattes du roquet dressées sur les pattes de derrière se démait furieusement. Puis, les membres se raidirent, restèrent immobiles.

Polisson se releva. Il ne regretta pas ce qu'il avait fait ; mais il était gêné par la présence du petit cadavre. Il eut la pensée de le jeter pas la fenêtre et de dire à sa mère que Tatave l'avait suivi, s'était perdu. Il songea que des voisins pourraient l'apercevoir, et résigna d'avance aux coups, il s'assit sur le canapé pour attendre. Sa main mordue le faisait souffrir. Il la plongea dans la cuvette, amusé de voir le sang monter en petit filet à la surface de l'eau.

Enfin, dans l'escalier, il entendit le bruit des talons de sa mère et, comme il se levait pour aller au-devant d'elle il lui sembla que Tatave avait bougé. Mais le petit chien était bien mort, et l'actrice, en ouvrant la porte, ne vit que son enfant accouru à sa rencontre.

Négligemment elle lui caressa les cheveux, et, tout étonnée de ne pas entendre les jappements de Tatave elle demanda :

" Où est donc petit frère ? " — L'enfant ne répondit pas. — Alors, elle dit d'une voix menaçante :

" Voyons, parle, tu lui as ouvert la porte, tu l'as fait sauter ? " Elle poussa un cri. Elle venait d'apercevoir le petit corps blanc, inerte, étendu sur la descente du lit.

Vivement, elle s'agenouilla, prit le petit chien dans ses bras, et, encore coiffée de son grand chapeau à plumes, elle s'abandonna à une douleur bruyante, dramatique. Tout pâle, les dents serrées, Polisson regardait sa mère baisser le corps du roquet. En se relevant, l'actrice vit sa figure bouleversée, et apercevant la blessure de son pouce, le sang sur le tablier.

" Qui t'a fait cela demanda-t-elle, prenant l'enfant par les épaules. — Le petit la regarda bien en face et dit :

" C'est Tatave. Je l'ai tué parce que tu l'aimais mieux que moi. " — Un cri de rage lui répondit : il se sentit saisir par la tête et jeter dans le cabinet noir avec une telle violence, que sa petite tête ayant heurté contre l'angle de la malle, il s'évanouit.

Quand il revint à lui, au bout d'une heure, aucun rais de lumière ne filtrait par le trou de la serrure ni sous la porte. Mais dans la chambre il entendait quelquelanglotter doucement dans l'ombre. Alors, il s'agenouilla contre la porte, et le cœur brisé par cette douleur qu'il avait causée, il murmura, les mains jointes, avec une angoisse inouïe :

" Maman, vends-moi au ramoneur et achète un autre Tatave. Tu ne me verras plus jamais, mais ! "

LE MARIAGE DE L'ADOUR

Voici plusieurs milliers d'années de cela, il y avait, dans les montagnes de Bigorre, un charmant petit ruisseau, aimable, doux et modeste, qui coulait paisiblement parmi la verdure.

Tout à sa jeunesse s'était passée, en un an de cette nature majestueuse, à rêver un bout de ciel bleu, à déambuler quelques oiseaux, à murmurer des chansons sous l'épaisseur des branches. Les enfants, en ces temps reculés, ne venaient point le franchir dans leurs jeux ; les jeunes filles n'y venaient point pour l'eau avec leurs cruches bondées, car il n'y avait encore ni enfants, ni jeunes filles. Une grande paix, un vaste silence régnaient sur la terre ; point de tourmentes de neige, ni d'orage, ni de vents impétueux, mais une pure douce étrangeté et qui parlait, pendant l'hiver, se qualifiait en très légère flocons : tout juste de quoi entretenir le petit ruisseau coulant paisiblement parmi la verdure.

Mais la lassitude et l'ennui n'existent point seulement au cœur de l'homme ; le ruisseau de Bigorre, un jour, le ressentit. Les feuilles de la forêt lui étaient trop familières ; il connaissait de trop longue date le chant des oiseaux d'alentour. L'ambition lui était venue, avec l'âge, de s'en aller de par le monde, au bout de cette vallée dont les prairies et les bois bornaient son horizon.

Et voici que, justement, par une nuit d'automne, les cataractes du ciel s'ouvrirent pour la première fois ; quand le soleil se leva dans un ciel rasséréné, le ruisseau de Bigorre, soudainement grandi, était parti tambour battant pour les contrées inconnues vers lesquelles l'entraînait son rêve.

Quelque temps après, devenu rivière, le hasard de sa course errante, mais toujours mesurée, l'avait poussé à travers les premières contrées des Pyrénées dans ces plaines fécondes où l'homme n'avait encore ni bâti de villes, ni creusé de sillons. Devant lui s'ouvraient des horizons illimités ; il s'enivrait des levers et des couchers de soleil qui lui cachaient jadis les sommets des montagnes. A mesure qu'il s'aventurait vers le nord-ouest, il entendait davantage un bruit prolongé, tantôt grommement et tantôt murmure, dont le mystère éveillait sa curiosité en lui inspirant quelque crainte.

Et un soir où le soleil se couchait plus rouge que de coutume, le beau fleuve eut à quoi s'en tenir ; car ses flots s'en allèrent lentement se confondre avec les flots agités de la mer.

Les rivières passèrent, les hommes vinrent. L'Adour — c'est le nom que ceux-ci lui avaient donné — vit des villages s'élever sur ses bords et des barques sillonner ses ondes ; mais la prospérité ne le rendit ni orgueilleux, ni méchant. Sauf quand les tempêtes accouraient du large lui faisaient, en gonflant ses eaux, franchir ses limites, il coulait calme et serein, bienfaisant aux riverains, aimé d'eux et les aimant lui-même. Pourtant, son cœur n'était point satisfait, car ainsi que pour l'homme, il n'est point bon pour les fleuves de vivre seul. Et l'Adour, dans son désir de trouver la femme de son choix, s'en allait de ci, de là, changeant ses cours de place, relevant ses étoiles par les douces nuits de printemps et se demandant avec mélancolie quand viendrait celle dont il ferait le compagnon de son âge mur et de sa vieillesse. Ainsi fut le jeune homme, lorsque la trentaine passée, il s'aperçut tristement à leur foyer solitaire.

Or, un jour que dans ses fréquentes voyages, il s'était rapproché de la ligne bleue des frontières d'Espagne, il vit soudain venir vers lui, toute fraîche, toute souriante, tout embaumée de la senteur des prairies et des bois traversés par elle, une jolie rivière qu'il n'avait jamais rencontrée : c'était la Nive. Elle descendait de ces monts voisins dont les lignes molles et les teintes adoucies avaient attiré le grand fleuve et celui-ci, ému par cette radiance jeunesse, lui dit : " Qui que tu sois, c'est toi que j'attendais, toi dont je rêvais, toi que je veux pour femme ! " Et la Nive, dans un doux murmure de ses flots, donna son consentement.

Les deux eurent lieu au milieu d'un grand concours de peuple venu de toutes parts pour la cérémonie. Le ciel avait revêtu son peplum d'azur et l'océan envoyait quelques belles vagues pour servir à la fiancée de demoiselles d'honneur. Et quand le fleuve aux ondes fraîches, le ruisseau aux ondes pâlissantes, unirent leurs mains pour échanger l'anneau nuptial, une prodigieuse acclamation s'éleva des forêts de pins de la rive droite aux sentiers chènes de la rive gauche, souhaitant aux nouveaux époux longue vie et prospérité.

Voilà pourquoi, dit-on, l'Adour est resté désormais fidèle à son cours et pourqu'il, grâce à cette union mémorable, Bayonne, capitale de ses remparts que l'ennemi ne franchit jamais et s'ébranla campée sur les quadriples rives, est, de l'avis de tous, une des plus jolies villes de France.

OCCISION DE TRAINS.

Pueblo, Colo., 14 août. — Deux trains de voyageurs de la ligne Denver-Rio Grande sont entrés en collision ce matin à quelque milles de Husted, entre Colorado Springs et Palmer Lake.

Les deux locomotives et plusieurs wagons ont été totalement détruits.

Cinq personnes ont été tuées et 24 blessées.

L'accident a été causé par la négligence d'un des mécaniciens, lequel n'a pas observé les ordres qui lui avaient été donnés à la station précédente au sujet du croisement de deux trains.

EVASION MANQUÉE.

New York, 14 août. — William O'Brien, un cambrioleur notoire, qui se trouvait, ce matin, dans un train égaré de la Troisième Avenue sous la surveillance de deux détectives, a tenté de s'évader en sautant par une des fenêtres du train en marche. Les détectives ont réussi à le retenir par les pieds et, pendant quelques minutes, le corps de O'Brien a été traîné les pieds à la fenêtre et la tête en bas. Lorsque le train s'est finalement arrêté on a constaté que le voleur avait eu le crâne fracturé par les traverses de la voie.